



Jean-Philippe Collard à la rescousse de la musique française *Page E 5*



Le plein de **polars** pour l'été *Page E 7*

Culture & Livres

CAHIER E • LE DEVOIR, LES SAMEDI 12 ET DIMANCHE 13 AOÛT 2017



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

L'auteur des bandes dessinées mettant le personnage Paul en vedette, Michel Rabagliati, a dû s'imposer plusieurs contraintes dans la conception de fresques pour le 375^e anniversaire de Montréal.

Paul s'expose en plein air dans les rues du Plateau

Le personnage emblématique raconte l'histoire de Montréal en douze tableaux géants

ISABELLE PARÉ

Presque 20 ans après son irruption dans l'univers de la bédé québécoise, Paul, Montréalais pur jus, s'échappe de ses cases pour incarner l'histoire de la ville de Montréal. Pour le 375^e anniversaire de la métropole, le héros du 9^e art délaisse le papier pour s'afficher en douze tableaux exposés en plein air, traçant ainsi un parcours historique à travers les méandres du Plateau Mont-Royal.

C'est la première fois, depuis l'exposition *Big bang* présentée au Musée des beaux-arts de Montréal (MBAM) en 2011, que le fameux personnage quitte le confort de ses albums pour se frotter au vrai monde. En gestation depuis plusieurs années, le projet d'exposer la bédé en plein air, caressé en 2013 par les éditions La Pastèque pour ses 15 ans, avait dû être mis au rancart faute de moyens. Les festivités du 375^e anniversaire ont permis de lui redonner vie, dans la peau de Paul, devenu au fil des ans le Tintin national et le chantre du petit quotidien de la métropole.

Dès le 15 août, les tableaux, de 6 pieds sur 12 pieds, disséminés dans 12 secteurs du Plateau, camperont l'histoire de Montréal en 12 moments clés, de 1642 à aujourd'hui. Loin de la bédé, la série de fresques sera « muette », dépourvue des phylactères propres au genre, mais traversée par un fil conducteur.

« Ça prenait un projet que tous pouvaient regarder et comprendre, sans texte, pour évoquer l'histoire de Montréal. Ce n'est pas une bédé au sens propre, avec une histoire, mais des "strips" exposés sur les murs du

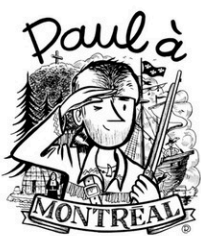
Plateau Mont-Royal. D'ailleurs, le plus dur a été de trouver des propriétaires qui acceptent de prêter leurs murs à l'exercice près des lieux choisis », soutient Michel Rabagliati, rencontré au Jardin de Panos, légendaire restaurant de la rue Duluth dont l'un des murs extérieurs accueillera une fresque.

Une fantaisie d'auteur

Paul, lui, revêtira au fil des siècles, et d'un tableau à l'autre, « cas' de poil », redingote ou haut de forme, et campera un Montréalais galant lancé aux trousseaux d'une jeune demoiselle pour lui remettre un mouchoir. Cette poursuite permettra à Paul de sauter les époques et d'exposer au passage les monuments, les événements et les personnages emblématiques de la métropole, dont les Dow, les Molson, le Ouimetoscope, toujours lancé sur la piste de sa belle, filant tantôt en tramway, tantôt en métro ou en Bixi. Alouette!

« On voulait que les gens se déplacent et fassent le circuit. Le thème de la poursuite, c'est un prétexte pour que les gens passent à la fresque suivante et découvrent l'histoire de Montréal en même temps que les rues du Plateau », explique Rabagliati.

Pourquoi le Plateau? Parce que c'est à deux pas des éditions La Pastèque, mais surtout parce que Paul, Montréalais jusqu'à la moelle, y a égrené plusieurs des moments clés de son existence. C'est au cœur du Plateau, justement, qu'est campé Paul en appartement (La Pastèque, 2004), œuvre qui incarne case par case le quotidien d'un jeune amorçant sa vie amoureuse et son plongeon dans la vie adulte. Rabagliati a lui-même déniché son



VOIR PAGE E 2 : PAUL

L'ÉCRIVAIN AU TRAVAIL

Stéphane Larue, barman au nom de l'adrénaline et de l'amitié

De l'autre côté de la fiction. Durant tout l'été, *Le Devoir* part à la rencontre d'écrivains gagnant leur croûte dans des boulots plutôt éloignés de la littérature. En apparence.

DOMINIC TARDIF

Nous sommes Chez Roger, rue Beaubien Est, un lundi soir, il y a quelques années. Stéphane Larue trône seul derrière le bar (où il travaillait jadis). Le quart de travail, en apparence facile, ne l'est pas forcément, dans la mesure où, les lundis, Larue mène seul ce grand navire qu'est un débit de boisson, et doit à la fois couler des bières, remplir les frigos, ramasser les vides, s'assurer de la salubrité des lieux et toutes autres imprévisibles tâches connexes.

Mais rien quand même pour que de la broue se forme dans le toupet ou dans la barbe de notre homme, qui revendique aujourd'hui 16 ans d'expérience dans la jungle de la restauration et des bars. Soirée relativement relax, donc, jusqu'à ce qu'un torrent de 80 clients aussi inattendus qu'assoiffés franchisse la porte.

« Là, tu tombes dans le jus », raconte l'auteur du *Plongeur*, roman ayant produit au cours des derniers mois le même effet sur le monde littéraire qu'une giclée de rouge dans une poêle brûlante remplie de gras de cuisson.

« Dans ce temps-là, poursuit-il, t'avertis tous les clients qu'ils doivent venir commander directement au comptoir et tu te transformes en gigantesque calmari: tu lances ton argent dans le tiroir-caisse, tu le fermes avec ton pied, t'es partout au même moment. Je me souviens que ce soir-là, j'avais un ami prof de cégep qui prenait une pinte au bar, et je lui avais dit: "C'est exactement pour ça que je ne peux pas sortir de ce milieu-là. Le rush d'adrénaline

que je vis présentement à courir partout, à torcher ma salle, à me faire poser dix questions en même temps, je ne serais prêt à l'échanger contre aucun autre trip." »

Pas prêt à se passer non plus de cette tension qui électrise un bar ou une cuisine quand la tempête frappe et que sous la chaleur conjuguée de la pression et des fourneaux, des amitiés bourgeonnent en un instant, presque comme dans une serre.

« On vit des choses qui sont d'une intensité anormale en matière d'absorption de stress. Tu passes à travers des moments pas agréables, mais après, t'as l'impression d'avoir survécu à une épreuve. Ça soude les liens qui sont d'une puissance que tu ne retrouves pas dans d'autres milieux », observe Larue, sans non plus éluder la fragilité de ces amitiés, constamment à risque de s'étioler lorsque l'aide-cuisinier sympathique partira pour une autre adresse, ou lorsque ce maître d'hôtel amusant fera le choix de la vie diurne.

Dans les coulisses de la ville

Stéphane Larue connaît tout le monde. C'est du moins l'impression que vous aurez si vous éclusez une pinte en sa compagnie dans un lieu comme Le Verre Bouteille. Chacun des clients — vraiment chacun d'entre eux — qui passent la porte lui lance au moins un regard entendu, quand il ne se présente pas carrément à notre table le temps de lui serrer la pince,

VOIR PAGE E 6 : BARMAN



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Stéphane Larue connaît tout le monde. C'est du moins l'impression que vous aurez si vous éclusez une pinte en sa compagnie dans un lieu comme Le Verre Bouteille.

CULTURE

Paroles d'anges de bois ou de papier

ODILE TREMBLAY

On s'était arrêtés une fois en petite délégation familiale voir « la chose » au lieu de filer vers Charlevoix comme d'habitude. Ce Cyclorama-là, à Sainte-Anne-de-Beaupré, nous semblait bien kitsch. Ses allures de jouet mécanique à crinquer, son portail néoexotique jurait avec l'architecture de la basilique voisine. Non, le revêtement n'était pas son atout premier...

Or c'est bien pour dire, une fois à l'intérieur, l'immense toile circulaire du panorama biblique créé à la fin du XIX^e siècle nous avait impressionnés. Tous ces détails du Jérusalem d'antan au moment de la crucifixion, en partie fantasmés, on le présume, si réalistes pourtant. Sur 365 degrés et 17 000 pieds carrés, avant l'avènement d'IMAX, fallait voir ça...

Station obligée des pèlerins de la basilique depuis 1895, ce Cyclorama imaginé par le peintre allemand Hans Bruno Pighein nous était apparu soudain respectable. La fois suivante, on l'avait salué au passage, le sourire en coin moins ironique, avant de l'oublier à nouveau.

On a un rapport tout croche avec notre héritage religieux, faut dire. Mélange de révolte et d'attendrissement, matiné de honte. Encore difficile de saisir la pleine valeur culturelle de ce patrimoine-là, mémoire de nos aïeux.

Longues à faire taire, les rancœurs collectives contre l'ancienne omnipotence du clergé. Reste à s'y atteler, sous peine d'amnésie.

Or donc, le ministre de la Culture, Luc Fortin, a reconnu au début de la semaine la valeur patrimoniale du Cyclorama, panorama le plus imposant d'Amérique, ancêtre des projections immersives.

En principe, il devrait rester au Québec, jugé bien patrimonial par les experts du ministère de la Culture. Restera à déterminer si ça se jouera à l'échelle nationale ou locale et qui l'achètera. Au moins, le dossier bouge.

Depuis que la famille Blouin, gardienne du temple, l'a mis en vente au coût de 5 millions, à la fin juillet, le Cyclorama, jugé longtemps ringard, reprend de la vogue. Les curieux viennent de loin pour admirer ses courbes et sa toile géante. Question de regard posé dessus.

Sans une pétition lancée par le professeur de



L'incrédulité de saint Thomas (1770), une œuvre de Jean-Jacques Lagrenée qu'on peut voir au Musée national des beaux-arts du Québec

cinéma à l'Université Laval Jean-Pierre Sirois-Trahan, dont *Le Devoir* a fait écho, elle prendrait sans doute le chemin des États, cette immense fresque là.

Selon *Le Soleil*, la famille Blouin aurait tenté en 2015, avec l'appui de la députée du coin, d'obtenir une aide gouvernementale. En pure perte, alors...

Comme quoi ça prend des avis d'experts et des branle-bas de combat pour réveiller l'État qui dort et secouer les puces des blocages collectifs.

Le dragon de Lachine

L'héritage religieux du Québec m'aura sauté aux yeux cet été, au hasard d'expos et de visites guidées, tirant au passage des leçons d'histoire et de culture bien inspirantes.

À Lachine, devant l'église des Saints-Anges-Gardiens, j'admiraï au-dessus du pignon cen-

tral, entre deux clochers, la magnifique statue de l'archange saint Michel terrassant un dragon à bouche ouverte, sur bois couvert de cuivre, attribuée — on nous l'apprit plus tard — au grand sculpteur Louis Jobin.

Elles sont fermées à clé, de nos jours, les églises, après les vols d'objets de culte qui n'honorent personne. Mais un baptême venait d'y être célébré et l'heureux papa nous tint la porte ouverte. — OK, on entre!

Ils valaient cent fois le coup d'œil, ces anges du chœur et de la nef peints par Ozias Leduc sous assistance entre autres de Paul-Émile Borduas. Le buffet de l'orgue Casavant exposait ses tuyaux en tribune. Du coup, deux dames qui s'activaient devant l'autel nous ont raconté l'histoire de l'église, sans cesse brûlée et reconstruite depuis l'aube du Régime français: un de ces moments délicieux et ins-

tructifs qui nous font taper sur Google «église des Saints-Anges» et «Lachine» pour en apprendre davantage.

Voyage dans le temps

Autre escale: Québec, au pavillon Pierre Lassonde du Musée national des beaux-arts. Sur les cimaises jusqu'au 4 septembre, j'ai rattrapé l'expo *Le fabuleux destin des tableaux des abbés Desjardins*. Ces œuvres religieuses, exécutées aux XVII^e et XVIII^e siècles par des artistes européens souvent renommés, ornaient les églises de Paris. Saisies à la Révolution française puis récupérées par le père Philippe-Jean-Louis Desjardins avec appui de son frère aumônier, expédiées au Québec, elles ornaient depuis les parois des églises paroissiales et des communautés religieuses.

Plusieurs servirent de modèles aux artistes d'ici, de Théophile Hamel à Joseph Légaré. 40 tableaux d'origine et 20 copies québécoises, déployés sur grandes surfaces muséales, pour mieux nous raconter les migrations de l'art lors des crises politiques sur dérive des continents.

Je gardais le souvenir de l'importance accordée par les sœurs ursulines devant les élèves aux tableaux français de la chapelle extérieure du couvent. Décrochés de leurs vieux murs, ils se mêlent aujourd'hui au musée à ceux des Augustines, des églises Saint-Roch, de Saint-Antoine-de-Tilly, et autres prêtres. Grande panoplie d'angelots, de cieus déchirés pour les grandes révélations, et autres Marie-Madeleine, souvent superbes, en mission désormais historique.

Étant entrée plus tard dans la chapelle des Augustines de l'Hôtel-Dieu, le fac-similé d'une œuvre de François-Guillaume Ménageot y comblait un vide au mur, en attendant son retour du MBAQ.

L'ancien cloître du monastère, placé en fiducie (avec délicieux resto), se laisse visiter. Parcourant ses dédales et les voûtes du Régime français, sur garnitures de boulets perdus de tirs britanniques, on remontait le temps.

De la cour du couvent, se berçait devant nous au balcon une des dix ou douze augustines toujours hôtes des lieux. Lorsque la dernière d'entre elles quittera le Vieux-Québec, comme le feront à l'automne les ursulines, c'est un pan continu de l'aventure des francophones d'Amérique qui s'évanouira à leur suite, ai-je songé. Et par-delà les incroyances, aucune rancune tenace, même justifiée, ne devrait nous masquer la valeur de ce riche patrimoine, me suis-je dit encore en fermant le portail.

PAUL

SUITE DE LA PAGE E 1

premier appartement à l'angle des rues Villeneuve, Gilford et Saint-Denis, à deux jets de pierre de la petite ruelle Demers, petit bijou vert du quartier où sera accroché un tableau de cette série en douze clin d'œil.

«Même si le parcours traverse le Plateau, les images parlent de toute l'histoire de Montréal qui, dans le fond, part du fleuve pour se poursuivre ensuite rue Notre-Dame, puis rue Sainte-Catherine, en montant ainsi au fil des décennies de plus en plus vers le Nord», raconte le géniteur de Paul.

Rabagliati met d'ailleurs en garde ceux qui s'offusqueraient de dénicher dans cette fresque des raccourcis avec l'histoire. Ils sont légion! «C'est d'abord une fantaisie d'auteur, ce n'est pas un polaroid de la réalité. Je me suis basé sur des références historiques pour chaque période, mais j'ai mis l'accent sur des choses qui ont des résonances très personnelles pour moi comme pour Paul, dont le *Ouï-métroscope*, le *parc Belmont ou le pont Jacques-Cartier*».

Comme depuis le tout début des Paul, le passé de la métropole y est vivement teinté par l'univers de son personnage, lui-même traversé par la sensibilité de Rabagliati et des anecdotes vécues.

«C'est d'abord une fantaisie d'auteur, ce n'est pas un polaroid de la réalité. [J]'ai mis l'accent sur des choses qui ont des résonances très personnelles pour moi comme pour Paul [...]»

Michel Rabagliati

Des tableaux sans bulles

Pour les mordus de la bédé, note l'auteur, le résultat de cette fresque n'est pas le produit d'une création libre, mais plutôt une commande. Rabagliati a dû s'imposer plusieurs contraintes, inexistantes lors de la création d'un album. «J'ai choisi de mettre en valeur des marqueurs connus de la ville. C'est comme illustrer un magazine, ce qui est beaucoup moins intime qu'un livre. Je ne voulais pas tomber dans la caricature ou dans la critique. Je vois ça comme quelque chose de festif sur Montréal», dit-il.

Ce portrait en douze temps contient d'ailleurs quelques clin d'œil affectueux décochés à des personnages comme Michel Tremblay ou Thérèse Casgrain, dissimulés par Rabagliati. Les plus perspicaces sauront les dénicher dans ces tableaux sans bulles, qu'il faudra scruter de près pour en tirer toute la substantifique moelle. Un dépliant, des stèles fixées au sol et une application à télécharger permettront d'ailleurs d'en savoir plus sur chacun des arrêts de ce joyeux parcours, à faire dans l'ordre ou dans le désordre.

Le tout vivra pendant quatre mois, jusqu'au froid de novembre, moment à partir duquel l'œuvre connaîtra une seconde vie sous la forme d'un grand album, intitulé *Paul à Montréal*, enveloppé d'une couverture rigide drapée de tissu rouge. En plus des 12 tableaux, le bel objet comprendra plus d'une quarantaine d'illustrations, de textes, de croquis et d'anecdotes, comme une porte ouverte sur l'univers créatif de Rabagliati. La chose fera figure de point final sur la jeunesse de Paul, près de 20 ans après l'apparition du personnage dans *Paul à la campagne*, publiée en 1999.

En effet, le metteur en scène de l'ordinaire planche déjà sur une version plus sombre du personnage, que l'on redécouvrira en 2018 au tournant de la cinquantaine, dans de nouvelles tranches de vie... À suivre.

Le Devoir



L'Expo 67 fait partie des moments clés de l'histoire de Montréal illustrés par le dessinateur.

MICHEL RABAGLIATI / LA PASTÈQUE

Hydro Québec

présente



les concerts du festival

SAMEDI 19 AOÛT 20 H | JAZZ ET POPULAIRE

GINO VANNELLI

En formule intime avec Greg Goebel, piano

Desjardins

DIMANCHE 20 AOÛT 15 H | ORCHESTRES GRANDEUR NATURE

LES VIOLONS DU ROY
Bernard Labadie, chef d'orchestre
Alexandre Tharaud, piano

Hydro Québec

les brunches-musique

CASINO
CHARLEVOIXDIMANCHE 20 AOÛT | CHANSONS POUR ACCORDÉON
DIMANCHE 27 AOÛT | JAZZ
DIMANCHE 3 SEPTEMBRE | TRIO À TOUT CORDES10 h 30 à 12 h : 1^{er} service | 12 h 30 à 14 h : 2^e service

1 888 336-7438 | domaineforget.com

Patrimoine
canadienCanadian
Heritage

Québec

CULTURE > CINÉMA

Se donner naissance

Sage femme offre un face à face émouvant entre les deux Catherine du cinéma français

SAGE FEMME

★★★★
Drame de Martin Provost. Avec Catherine Frot, Catherine Deneuve, Olivier Gourmet, Quentin Dolmaire, Mylène Demongeot. France, 2017, 117 minutes.

FRANÇOIS LÉVESQUE

Elles sont deux actrices aux tempéraments distincts, appartiennent à deux générations, mais partagent un même prénom. Catherine Deneuve est devenue icône presque à ses débuts. Catherine Frot a connu la gloire sur le tard. Leur rencontre, on l'attendait depuis longtemps. Avec *Sage femme*, de Martin Provost, c'est maintenant chose faite, et bien faite.

Il faut dire que Martin Provost est passé maître dans l'art des portraits féminins complexes et sensibles, portés chaque fois par des interprétations exceptionnelles. On n'a qu'à se souvenir de *Séraphine*, sur la peintre Séraphine de Senlis, et d'*Où va la nuit*, sur une femme victime de violence conjugale qui décide de tuer son mari, tous deux avec Yolande Moreau, ou encore de *Violette*, dans lequel Emmanuelle Devos incarne l'auteure Violette Leduc.

Sage femme ne fait pas exception. Frot et Deneuve, au sommet de leur art, l'une sobre, l'autre exubérante, toutes deux d'une justesse inouïe, se livrent à un pas de deux qui fait plaisir à voir.

La cigale et la fourmi

Ce drame tout en demi-teintes, et non dénué d'humour, s'attarde au quotidien professionnel gratifiant, mais personnel quelque peu morne, de Claire, une sage-femme qui a élevé seule un grand fils qui vient de quitter le nid. Claire ne boit pas, ne fume pas et ne mange pas de viande. Elle sourit peu.

Débarque dans son existence rangée Béatrice, une figure du passé qui charrie sans le savoir dans son sillage un lot de souvenirs malheureux. Béatrice qui boit, fume, mange de la viande, mais rit moins qu'avant. Cancer.

Ancienne amoureuse du défunt père de Claire, Béatrice entend renouer avec celle-ci. Prompte à repousser l'importune, Claire se laisse émouvoir par la maladie de Béatrice, puis, enfin, par la personne, une femme libre et insouciant: son exact contraire.

Profondément humain

En cela, le titre, qui apparaît avec un trait d'union qui se dissout, renferme plusieurs clés pour comprendre le personnage de Claire. Claire si pleine de sagesse, mais trop flegmatique — sage — pour son propre bien. Ce dont elle prend conscience, non sans résister, au contact de Béatrice. Ce faisant, elle se donne un second souffle, se (re)donne naissance.

C'est d'une délicatesse, d'une acuité, et ce tant à l'écriture qu'à la mise en scène... Avec sa beauté sans fard et, surtout, sa paire d'actrices supérieurement douées, ce film profondément humain réchauffera le cœur des cinéphiles.

Oui, l'attente en aura valu la peine.

Le Devoir



MICHAEL CROTTI / MK2 MILE END

Avec sa paire d'actrices supérieurement douées, ce film profondément humain réchauffera le cœur des cinéphiles.



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Pour Sébastien Laudenbach, *La jeune fille sans mains* est une histoire cruelle mais racontée de manière douce.

La manière douce

Sébastien Laudenbach à propos de *La jeune fille sans mains*, d'après les frères Grimm

FRANÇOIS LÉVESQUE

Il était une fois un père qui, par cupidité, vendit sa fille à Lucifer. Touchée par la grâce, elle échappa au Malin qui, courroucé, lui coupa les mains. Ne succombant pas au chantage, elle alla son chemin et trouva refuge en un merveilleux jardin. *La jeune fille sans mains* n'est, pour dire le vrai, pas l'œuvre la plus connue des frères Grimm. Ce qui n'a pas empêché Sébastien Laudenbach d'en tirer un film d'animation remarquable.

Ce conte, pour le compte, le cinéaste ne le connaissait pas du tout avant qu'un producteur lui en parle. De cela, et de la pièce qu'en avait tirée Olivier Py. C'était en 2001 et, après sept ans d'efforts, ce premier projet d'adaptation tomba à l'eau.

« On n'est pas arrivés à réunir les fonds, ce sujet faisant grincer », explique Sébastien Laudenbach. Vrai que du Grimm, ce n'est pas du Disney.

« En même temps, d'emblée, je m'étais dit qu'il ne fallait pas que je mette mes tripes sur la table, parce que ce serait trop dur si, justement, ça ne fonctionnait pas. »

Hanté par cette histoire dure mais inspirante, Sébastien Laudenbach y revint, irrésistiblement.

Fluidité envoûtante

Laissant de côté la version scénique, il s'en tint alors au conte originel, fort riche au demeurant.

« J'ai été séduit par la trajectoire de cette jeune fille; il y avait une dimension féministe inhérente au récit. Le thème de l'émancipation est récurrent dans les contes, mais je ne l'avais jamais vu traité de cette façon-là. »

La dénonciation du patriarcat et de la misogynie tous azimuts est manifeste dans l'adaptation, davantage encore que dans le conte, issu du reste d'un autre temps, or, jamais le film ne succombe au piège de la thèse. La narration coule, à

« Aux parents qui m'ont demandé s'ils pouvaient amener leurs enfants, j'ai répondu : c'est une histoire cruelle, mais qui est racontée de manière douce »

Le réalisateur français Sébastien Laudenbach

l'instar de l'animation, d'une fluidité envoûtante.

« À terme, j'ai fait une lecture psychanalytique du conte: je me suis demandé ce que ça me racontait à moi. Je me suis dès lors retrouvé dans plein d'aspects de cette histoire. D'où sans doute la nécessité d'y revenir. »

L'héritage McLaren

Juste avant de rempiler avec *La jeune fille sans mains*, Sébastien Laudenbach réalisa un court métrage en expérimentant avec des techniques d'animation nouvelles pour lui.

« Elles m'ont été inspirées par un génie de chez vous, Norman McLaren. Ce court métrage, je l'ai réalisé tout seul en un mois, et je me suis dit qu'en recourant aux mêmes techniques, du dessin sur papier très traditionnel dont la couleur est ensuite transformée par ordinateur, je parviendrais peut-être à réaliser un long métrage tout seul, en un an. Ça pris plus qu'un an, mais j'ai été immergé dans le film; c'était presque une transe. »

Rien de ce qui avait été développé pour la première tentative ne fut utilisé. À partir du conte, Sébastien Laudenbach improvisa un scénario au gré d'esquisses qui jaillissent les unes des autres en un flot d'une force d'évocation remarquable.

« L'ironie, c'est que contrairement à la mise en garde que je m'étais faite des années auparavant, je n'ai fait que cela, mettre mes tripes sur

la table. C'est pour ça que je ne peux pas voir le film: je m'y reconnais trop. Je me reconnais dans tous les personnages, à commencer par celui de la jeune fille. Au commencement, on m'a confié ce projet que j'ai aimé et nourri; je l'ai illustré. Puis, on me l'a enlevé: on m'a coupé les mains. Après, comme la jeune fille, il a fallu que je m'isole et fasse pousser un jardin, que je développe mon univers créatif, pour finalement faire fleurir le film, autrement. »

L'art et la manière

Qui peut voir *La jeune fille sans mains*? En France, le film a été permis à tous, à partir de l'âge de 8 ans.

« Aux parents qui m'ont demandé s'ils pouvaient amener leurs enfants, j'ai répondu: c'est une histoire cruelle, mais qui est racontée de manière douce. Le concevoir sans pression commerciale, ça voulait dire personne pour venir s'opposer à tel ou tel élément. C'est pour ça que beaucoup de films d'animation sont un peu coincés. Ce film-ci ne l'est pas. Il est certes étrange, avec cette jeune fille inachevée et ces dessins qui le sont aussi, le fond et la forme fusionnant... Un film étrange, donc, mais ouvert. Et libre. »

Lauréat du Prix du jury au Festival international du film d'animation d'Annecy, *La jeune fille sans mains* prend l'affiche le 18 août.

Le Devoir

Les mensonges que mon père me contait

The Glass Castle relate l'enfance malheureuse de la journaliste Jeannette Walls

THE GLASS CASTLE

★★
Drame biographique de Destin Daniel Cretton. Avec Brie Larson, Woody Harrelson, Naomi Watts, Max Greenfield, John Caras, Sarah Snook et Brigitte Lundy-Paine. États-Unis, 2017, 127 minutes.

MANON DUMAIS

L'écrivaine et journaliste Jeannette Walls a vécu une enfance hors du commun qu'elle a racontée dans *Le château de verre*, best-seller de 2005. Toutefois, l'adaptation qu'en a tirée Destin Daniel Cretton, réalisateur de *Short Term 12* (inédit au Québec) et scénariste du lamentable *The Shack* de Stuart Hazeldine, s'apparente à un film inspiré de faits vécus bien commun.

Chroniqueuse mondaine au

New York Magazine, Jeannette Walls (Brie Larson, glaciale) s'apprête à épouser son fiancé (Max Greenfield, artificiel) avec qui elle vit dans un somptueux appartement sur Park Avenue. Un soir qu'elle revient chez elle en taxi, elle aperçoit un couple qui fait les poubelles. Ayant reconnu ses parents, Rex (Woody Harrelson, frisant la caricature sous son horrible moumoute) et Rose Mary (Naomi Watts, sous-utilisée derrière son maquillage raté), Jeannette se remémore alors son enfance difficile.

Elevés par un père alcoolique, menteur et incapable de tenir ses promesses et une mère peintre insouciant et irresponsable, les quatre enfants Walls ont passé leur jeunesse à déménager d'une demeure miteuse à une autre à travers les États-Unis afin de fuir de nom-



LES FILMS SÉVILLE

Les quatre enfants Walls ont passé leur jeunesse à déménager d'une demeure miteuse à l'autre à travers les États-Unis.

breux créanciers. Le manque d'argent, de nourriture et de soins était leur lot quotidien. En revanche, ils baignaient

dans la poésie et le rêve. À l'exception de la benjamine Maureen (Brigitte Lundy-Paine), qui squatte avec ses parents

une piaule pourrie dans le Lower East Side, les enfants — Lori (Sarah Snook), Brian (John Caras) et Jeannette — ont quitté prématurément le foyer afin de s'émanciper.

Les gros violons

L'enfance de Jeannette Walls ayant été assez malheureuse, on se demande bien pourquoi le réalisateur a sorti ses gros violons. Dénué de toute subtilité, *The Glass Castle* enchaîne mécaniquement les allers-retours dans le temps sans parvenir à maintenir l'intérêt du spectateur. Sans prendre la peine d'étoffer les personnages, Destin Daniel Cretton, qui signe le scénario avec Andrew Lanham (*The Shack*), se complait plutôt dans le sordide et dans le sucré pour illustrer le passé. Lorsqu'il s'intéresse à la Jean-

nette adulte, qui mène une vie confortable dans le New York de 1989, *The Glass Castle* prend l'allure d'un magazine de papier glacé.

D'une réalisation impersonnelle, ce lourd et laborieux mélo se résume en une suite de flash-back anecdotiques racontés du point de vue d'un personnage antipathique. S'il parvient à rendre émouvant ce récit d'un clan aussi aimant que dysfonctionnel, Destin Daniel Cretton noie le moindre moment de sincérité alors qu'il s'enlise progressivement dans la guimauve et fait sombrer l'ensemble dans une conclusion moralisatrice. Pour couronner le tout, on nous balance durant le générique final des photos et des extraits d'archives de la famille Walls.

Le Devoir

Papa veut avoir raison

Un juif hassidique rêve d'autonomie, mais sa communauté ne le voit pas du même œil

MENASHE

Drame de Joshua Z. Weinstein.
Avec Menashe Lustig, Yoel Weissshauss, Ruben Niborski, Meyer Schwartz. États-Unis, 2017, 82 minutes.

ANDRÉ LAVOIE

Vous souvenez-vous du désarroi de Dustin Hoffman en père démuné et seul devant sa progéniture dans *Kramer vs. Kramer*? À la fin des années 1970, le sujet était jugé audacieux, et la même situation semble aujourd'hui aussi controversée au sein de la communauté juive hassidique. C'est à ce tabou que s'attaque le documentariste Joshua Z. Weinstein dans *Menashe*, son premier film de fiction.

Nullement rattaché à cet univers clos, n'ayant aucune maîtrise du yiddish, il effectue tout de même cette plongée dans ce monde où tout est strictement codifié, dont les rapports entre les hommes et les femmes. Voilà d'ailleurs ce qui provoque un malaise sérieux autour de Menashe (émouvant et débouffant Menashe Lustig), veuf depuis un an et pas du tout pressé de se remarier. Tous, à commencer par son rabbin, lui souhaitent une nouvelle conjointe, ce qui assurera le bien-être de son fils Rieven (Ruben Niborski), ballotté entre le foyer de son oncle (Yoel Weissshauss), un être intransigent et accusateur même dans ses silences, et celui de son père, modeste et bordélique.

Bourdes et étourderies

Or, comment y parvenir avec un boulot de caissier dans une épicerie, criblé de dettes, incapable de se faire cuire un œuf et toujours en retard? Menashe semble passer sa vie à réparer ses bourdes et

ses étourdières, dont certaines couvrent de honte son fils tiraillé aussi entre son respect pour son père et son désir légitime d'une existence moins précaire. Une cérémonie soulignant la mémoire de sa conjointe disparue, point culminant de cette conquête désespérée d'autonomie, mélange les odeurs de roussi aux souvenirs doux-amers, illustrant aussi tous les codes secrets qui régissent ce milieu en marge du monde.

Joshua Z. Weinstein laisse constamment transparaître son héritage de documentariste, filmant de près des interprètes au profil singulier, et pas seulement à cause de leur absence évidente de technique de jeu et leur aisance à converser en yiddish. Car mis à part quelques rares dialogues en anglais et en espagnol, tout se déroule dans cette langue largement entendue dans les rues de Brooklyn. Jamais le cinéaste n'embrasse ce célèbre quartier dans sa totalité, nettement plus concentré sur ces visages souvent fermés, ou, en de rares occasions, légèrement illuminés d'espoir.

L'espérance se fait d'ailleurs rare tout au long de ce récit accordant une large place à l'observation de coutumes plutôt déstabilisantes pour un regard extérieur, égratignant le côté rigoriste de ces rituels, révélant aussi les sacrifices personnels que chacun doit assumer pour la sauvegarde de la communauté. C'est cette mascarade religieuse que le rebelle Menashe a beaucoup de mal à jouer. Sur un ton que plusieurs jugeront pessimiste, rien ne laisse croire qu'il en sortira vainqueur, prouvant aussi que Joshua Z. Weinstein, le documentariste, n'est jamais loin.

Collaborateur
Le Devoir



MÉTROPOLE FILMS

Joshua Z. Weinstein laisse constamment transparaître son héritage de documentariste, filmant des interprètes au profil singulier.

Dérives sans sel à Manhattan

LANDLINE

★★1/2
Comédie de Gillian Robespierre.
Avec Jenny Slate, John Turturro, Finn Wittrock, Edie Falco, Jay Duplass. États-Unis, 2017, 93 minutes.

ODILE TREMBLAY

Comédie de mœurs plutôt facile et second long métrage de la réalisatrice américaine Gillian Robespierre après *Obvious Child*, *Landline*, lancé à Sundance, s'appuie sur des ressorts éprouvés, entre rires et émotions. Avec l'Italien John Turturro, sous-utilisé en père de famille infidèle, l'action se déroule à Manhattan en 1995, dans la communauté juive italienne. L'ado (Abby Quinn), qui s'initie aux joies sexuelles, découvre que son papa a une aventure. La sœur aînée (Jenny Slate), mise en confidence, tête de l'infidélité par effet d'entraînement, au grand dam du compagnon officiel, qui n'apprécie guère les écarts de conduite de sa promise. Quant aux parents, ils gagneront, vite fait, en humanité à travers cette crise de couple.

Les dialogues entre les deux sœurs marient charme, velléités de rébellion et candeur involontaire sur une atmosphère propre aux films indépendants

new-yorkais, très urbains, parfois vibrants. Nulle prouesse d'interprétation au menu, à part quelques étincelles de Jenny Slate, et une mise en scène banale avec caméra de proximité.

Des références aux classiques de Woody Allen sont multiples: vues frontales sur Manhattan, séances au cinéma, sexe et rock'n'roll, sans le sel des répliques du cinéaste d'*Annie Hall* ni ses talents de scénariste.

L'esthétique et la technologie des années 1990 se révèlent omniprésentes, histoire d'éclairer une ère pré-révolution numérique. Téléphones à fils entortillés, magasins de musique archibondés, murs de vidéocassettes, bars enfumés, banc public pour amours furtives: voici toute la panoplie du *vintage* récent mise au service d'une dynamique familiale plus convenue que coquine, par-delà deux ou trois sages étreintes sexuelles. De jolies chansons et des bons sentiments arracheront peut-être une larme aux nostalgiques de cette époque révolue, malgré le dénouement en queue de poisson et une morale d'unité familiale appuyée. Est-ce bien suffisant?

Le Devoir

JAZZ

Wadada Leo Smith, champion toutes catégories

Le trompettiste et compositeur a été sacré artiste de l'année par *Down Beat*

SERGE TRUFFAUT

C'est la saison des palmés, des récompenses, la saison des champions. À la surprise générale, le trompettiste et compositeur Wadada Leo Smith a été sacré artiste de l'année, devant Charles Lloyd, trompettiste de l'année et auteur du meilleur disque de l'année, soit *America's National Park* paru sur l'étiquette CuneiformRecords.

La surprise? Les critiques de jazz réunis aux quatre coins de la planète, et qui année après année sont invités par le mensuel *Down Beat* à se prononcer et à voter, ont choisi cette année un musicien inclinant fortement vers le free jazz et la musique contemporaine. En un mot comme en mille, l'œuvre de Smith est à la fois austère et méditative.

Son parcours, son long parcours, est bien évidemment à l'image de ses affections esthétiques. À preuve: ses fréquentations. À ce que l'on sache, il n'a jamais occupé la scène aux côtés des cadors du jazz, mais toujours aux côtés de ceux qui s'appliquent à décapier nos neurones. La plus emblématique de ses fréquentations reste Anthony Braxton, avec qui il a collaboré dès 1970. Qui d'autre? Les pianistes Anthony Davis et Mathew Shipp, les saxophonistes Oliver Lake et David Murray, le compositeur et chef d'orchestre Butch Morris et le touche-à-tout de génie qu'est John Zorn. Voilà pour Wadada Leo Smith.

Dans la catégorie disques, les critiques ont accordé leurs votes, dans l'ordre, à *Old Locks and Irregular Verbs* d'Henry Threadgill, à *Sunday Night at the Vanguard* du pianiste Fred Hersch, à *In Movement* du trio DeJohnette-Coltrane-Garrison, à *Lovers* du guitariste Nels Clines et à *Holding the Stage: Road Shows Vol. 4* de Sonny Rollins.

L'icône Don Cherry a été élu (Yes!) au Temple de la renommée devant Anthony Braxton et Charles Lloyd. On a eu la mauvaise surprise de constater que ni le pianiste Jaki Byard, réputé notamment pour son immense science musicale, ni le saxophoniste Hank Mobley, réputé pour avoir été au cœur de l'explosion du hard-bop, ni Oliver Nelson, réputé pour ses talents d'arrangeur et de compositeur, n'ont encore été élus.

La palme de l'album historique de l'année est allée à Bill Evans pour *Some Other Time*, *The Lost Session from The Black Forest* sur l'étiquette Resonance, devant Miles Davis pour *Freedom Jazz Dance: The Bootleg Series* sur Sony/Le-



TOM BEETZ CC WIKIMEDIA

Wadada Leo Smith incline fortement vers le free jazz et la musique contemporaine.

gacy, Count Basie et Lester Young pour *Classic 1936-1947 Studio Sessions* sur Mosaic, Keith Jarrett pour *A Multitude of Angels* sur ECM et Sun Ra pour *Singles: The Definitive 45s Collection Vol. 1, 1952-1961*.

Le groupe de l'année? Charles Lloyd et The Marvels, devant DeJohnette-Coltrane-Garrison, The Cookers, le Fred Herch Trio et le Wayne Shooter Quartet. Lloyd a également été nommé meilleur saxophoniste ténor, suivi de Joe Lovano, de Donny McCaslin et de Wayne Shorter. Le *big-band*? Le Maria Schneider Orchestra, devant la Darcy James Argue's Secret Society, Carla Bley With Charlie Haden's Liberation Orchestra et le Jazz at Lincoln Center Orchestra.

Kenny Barron a doublé Hersch, Brad Meldhau, Craig Taborn et Vijay Iyer dans la catégorie piano. À la trompette derrière Leo Smith on retrouve Ambrose Akinmusire, Tom Harrell et Ingrid Jensen. Quoi d'autre? *The Blues, The Whole Blues and Nothing But the Blues* de David Bromberg a récolté la palme du meilleur album de blues, devant *Fantasizing about Being Black* d'Otis Taylor. Voilà pour l'essentiel de ce 65^e référendum organisé par *Down Beat*.

Intéressant. S'agissant de la brève consacrée dans une chronique récente à des bandes enregistrées par Thelonious Monk pour les besoins du film *Les liaisons dangereuses* de Roger Vadim, un lecteur très attentif nous a envoyé un message pour nous signaler que l'étiquette Sam Records & Saga les avait publiées en Europe. Et alors? Dans la brève en question, on avait souligné

que l'étiquette américaine Resonance avait présidé notamment au nettoyage et au mixage des bandes. Après vérification, c'est bel et bien à cette dernière que les propriétaires français de ces dernières avaient confié l'opération évoquée. Reste ceci à élucider: est-ce que Resonance aura le mandat de distribution, sous licence évidemment, en Amérique du Nord? En attendant, mille fois merci au lecteur de Terrebonne.

Joe Fields, producteur et fondateur des étiquettes Muse, High Note et Savant, est décédé le 12 juillet dernier. Il avait 88 ans. Les albums que le saxophoniste Teddy Edwards avait enregistrés pour Muse avaient permis à ce dernier de connaître un second et long souffle. Idem pour Houston Person, David Fathead Newman et Frank Morgan, mais sur l'étiquette High Note.

Collaborateur
Le Devoir

La Fondation Arte Musica présente

SALLE BOURGIE

17-18

SÉRIE TIFFANY
Beauté et émotion sont au rendez-vous dans cette série de prestige!

LES ARTS FLORISSANTS

MERCREDI 4 OCTOBRE, 19h30

Paul Agnew, direction musicale et ténor

MONTEVERDI

Magrignaux extraits des Livres IV, V et VI

Célébrez le 450^e anniversaire de la naissance de Claudio Monteverdi avec l'une des formations les plus réputées au monde.

Concert présenté en collaboration avec le Club musical de Québec

LE POÈME HARMONIQUE

MARDI 7 NOVEMBRE, 19h30

Isabelle Druet, mezzo-Soprano
Vincent Dumestre, direction

Danza!

Découvrez les musiques espagnoles jouées dans le Paris baroque!

THE TALLIS SCHOLARS

MARDI 5 DÉCEMBRE, 19h30

Peter Phillips, chef

Motets de Heinrich ISSAC, Josquin DES PRÉS, Thomas CREQUILLON et John BROWNE

Les Tallis Scholars sont incontestablement l'un des plus prestigieux chœurs de chambre au monde.

IAN BOSTRIDGE

LE VOYAGE D'HIVER

LUNDI 12 FÉVRIER, 19h30

Ian Bostridge, ténor Julius Drake, piano

SCHUBERT *Winterreise*

L'extraordinaire ténor anglais interprète l'un des cycles vocaux les plus bouleversants de l'histoire de la musique.

JEAN RONDEAU

clavecin

JEUDI 26 AVRIL, 19h30

Œuvres de F. COUPERIN, RAMEAU et ROYER

Le fougueux claveciniste français revient à la salle Bourgie avec un programme regroupant trois figures marquantes de la musique baroque française.

Billets et programmation complète

SALLEBOURGIE.CA

514-285-2000

13-26 AOÛT

MISQA 2017

DIRECTEUR GÉNÉRAL & ARTISTIQUE
ANDRÉ J. ROY

6 CONCERTS EXCEPTIONNELS
SALLE POLLACK • 19H

QUATUORS À CORDES

13-08 ESCHER ÉTATS-UNIS CONCERT D'OUVERTURE

17-08 ZORÀ ÉTATS-UNIS / IDOMENEO ESPAGNE / HONGRIE / BELGIQUE

18-08 ROLSTON CANADA / GIOCOSO ALLEMAGNE / ROUMANIE / PAYS-BAS

24-08 IDOMENEO ESPAGNE / HONGRIE / BELGIQUE / ZORÀ ÉTATS-UNIS

25-08 GIOCOSO ALLEMAGNE / ROUMANIE / PAYS-BAS / ROLSTON CANADA

26-08 VAN KUIJK FRANCE CONCERT DE CLÔTURE

INVITÉS: VALENTIN ERBEN ET MATHIEU HERZOG

ENTRÉE GRATUITE / RÉSERVEZ VOS PLACES

MISQA.COM • 514.550.8057

THEATRE OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944, #1

LES FILMS DE MA VIE
47 FILMS
27 JOURS
3 SÉANCES PAR JOUR
Cette semaine de LA DOLCE VITA
à 2001: L'ODYSSÉE DE L'ESPACE
Du 3 août au 3 septembre 2017

CULTURE **MUSIQUE**

CINE OUTREMONT
Montréal
theatreoutremont.ca
514 495-9944, #1

MADEMOISELLE VOSTF
de Park Chan-wook (Corée du Sud)
AVEC MIN-HEE KIM, KIM TAE-RI ET
JUNG-WOO HA
Le lundi 14 août | 16 h et 19 h 30 | 9,00\$



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

Le risque d'une désuétude de la musique française inquiète Jean-Philippe Collard, qui est pessimiste quant au futur de ce répertoire.

Jean-Philippe Collard à la rescousse de la musique française

Le pianiste français est l'un des invités vedettes de la Virée classique de l'OSM

CHRISTOPHE HUSS

Le pianiste français Jean-Philippe Collard, 69 ans, est l'un des invités prestigieux de la Virée classique qui se tient ce samedi à la Place des Arts.

Après avoir présenté vendredi soir son *Concerto pour la main gauche* de Ravel avec Kent Nagano, diffusé en direct sur Medici.tv, Jean-Philippe Collard donnera ce samedi un récital Chopin, à 20h45, à la Cinquième Salle et un concert de musique de chambre consacré à Fauré à 13 h au même endroit.

Une disparition à petit feu

Jean-Philippe Collard s'est battu pendant toute sa carrière pour le répertoire français. Pas seulement Ravel et Debussy, mais aussi Fauré, avec sa célèbre intégrale discographique des nocturnes. «*Au disque, oui, car programmer les nocturnes de Fauré en concert, il ne faut pas rêver*», se désole le pianiste, en entrevue au *Devoir*.

Cette musique française, Jean-Philippe Collard l'a moins imposée qu'il l'aurait voulu lui-même, puisque Dédodat de Séverac, qu'il place en tête de liste des compositeurs sous-estimés, il ne l'a jamais vraiment joué.

Par contre, Jean-Philippe Collard est très pessimiste quant au futur de ce répertoire: «*Je suis effrayé de voir que cette musique célébrée dans le monde entier, ce joyau pour un pays comme la France, est laissée de côté dans les concours internationaux et n'est plus mise en valeur*».

Le pianiste, qui avait consenti à faire partie du jury au concours Van Cliburn avant de se récuser («*Je ne peux me résoudre à entendre du piano à la chaîne*», nous confie-t-il), dresse un constat inquiet et inquiétant: «*On assiste à une mondialisation du jeu pianistique. Il y a par ailleurs une manière de rentrer dans la carrière. Je schématise un peu: il faut jouer vite et fort. Le répertoire français est donc absent de tout cela puisque, précisément, ce n'est pas "le genre de la maison". Le piano français, c'est une question de sonorité, de toucher, d'articulation, d'atmosphère, de brumes, de couleurs, de nuages. Tout cela a disparu de l'esprit des étudiants et des professeurs, qui ont besoin de résultats pour faire bouillir la marmite*».

La situation n'est pas nouvelle. Jean-Philippe Collard se

«*Je suis effrayé de voir que cette musique célébrée dans le monde entier, ce joyau pour un pays comme la France, est laissée de côté dans les concours internationaux et n'est plus mise en valeur*»

Le pianiste Jean-Philippe Collard

remémore ainsi la période où Charles Dutoit dirigeait l'Orchestre national de France (1991-2001). La curiosité du chef envers des œuvres françaises moins connues n'était pas vraiment partagée par les musiciens et l'administration. «*Charles Dutoit m'avait raconté la difficulté d'imposer des œuvres françaises moins réputées pour les amener en tournée à l'étranger et les faire connaître*», raconte Collard. Et le pianiste de conclure: «*On était déjà dans une logique étrange, comme si cette musique était "à côté"*».

Renouveau et reconnaissance

Le risque d'une désuétude de la musique française inquiète Jean-Philippe Collard au point de l'amener à créer une Académie pour l'enseignement de la musique française pour piano. Parmi la quinzaine de professeurs, on trouve Jean-Philippe Collard, bien sûr, Michel Béroff, Jacques Rouvier, Jean-Efflam Bavouzet, Bertrand Chamayou, Anne Quémélec, Claire Marie Le Guay, tous inquiets de voir cette musique disparaître des répertoires et des concours internationaux, «*à l'exception peut-être de Fauré, qui connaît une recrudescence d'intérêt de la part de certains confrères*», reconnaît Jean-Philippe Collard, sans nommer Eric Le Sage.

L'Académie, qui en est à sa première année de fonctionnement, recrute sur dossiers pour garantir le niveau et opère au moment des vacances scolaires en profitant des infrastructures de l'École normale à Paris. Chose importante: «*Les étudiants ne peuvent pas se concentrer juste sur Debussy ou Ravel. La première année, un accent a été mis sur la musique pour piano d'Albert Roussel*». «*L'Académie est encore embryonnaire, mais le fait que 15 ou 16 des plus grands pianistes français vivants aient dit oui tout de suite en dit long sur leurs préoccupations et interrogations. Quelque chose ne*

fonctionne pas normalement.»

Celui qui voudrait savoir si Jean-Philippe Collard apprécie particulièrement un de ses disques ferait chou blanc: «*Je ne réécoute jamais mes enregistrements, sauf par accident à la radio*». Mais il n'est toutefois pas indifférent au sort de ses enregistrements: «*Il m'est venu à l'idée l'autre jour qu'une revue musicale que je ne nommerai pas, mais qui distribue des machins d'or, ne m'a jamais attribué le moindre laurier, alors qu'on entend dire ici ou là que j'ai pu laisser une trace dans tel ou tel répertoire. Je ne voudrais pas que cela passe pour de l'amertume. Je constate simplement qu'ils en ont plein la bouche, du baroque, mais que le piano de la fin du XIX^e*

«*Je suis effrayé de voir que cette musique célébrée dans le monde entier, ce joyau pour un pays comme la France, est laissée de côté dans les concours internationaux et n'est plus mise en valeur*»

«*Je suis effrayé de voir que cette musique célébrée dans le monde entier, ce joyau pour un pays comme la France, est laissée de côté dans les concours internationaux et n'est plus mise en valeur*»

«*Je suis effrayé de voir que cette musique célébrée dans le monde entier, ce joyau pour un pays comme la France, est laissée de côté dans les concours internationaux et n'est plus mise en valeur*»

Le Devoir

cinéma thèque qc

«**LE DUO VIRTUOSE DONNE AU FILM SON RELIEF ET SA DENSITÉ.**»
LE PARISIEN

CATHERINE FROT CATHERINE DENEUVE
SAGE FEMME
UN FILM DE MARTIN PROVOST

AU CINÉMA LE 11 AOÛT

FESTIVAL ORIENTALYS

Yacine & The Oriental Groove: Alger, Barcelone et la Méditerranée

YVES BERNARD

Au festival Orientalys, Yacine & The Oriental Groove fut assurément la révélation de 2013. Avec son mélange de chaâbi algérois et de rumba catalane, de mélodies orientales et de rythmes nord-africains, avec une touche de reggae et de rock, le groupe de Barcelone revient ce samedi au quai de l'Horloge du Vieux-Port de Montréal pour offrir *Mediterranean Clash*, un troisième disque qui révèle un réel intérêt pour une Méditerranée ouverte en cette période d'explosion migratoire.

«*En comparaison avec nos deux premiers albums, on a essayé de revendiquer cette Méditerranée positive qui nous a apporté tellement*», affirme Yacine Belahcene Benet, le chanteur de l'Oriental Groove. «*Cette même Méditerranée est en train de se convertir en cimetière. On n'a qu'à regarder tout ce qui se passe avec les migrants qui essaient de traverser. On essaie de revendiquer cette facilité de mouvement parce que, sinon, il se passe ce qui est en train de se passer: des morts et des gens qui se jettent dans la mer*».

Cette Méditerranée, Yacine & The Oriental Groove la recherche également dans la musique, alors que le répertoire permet de faire le tour de la grande bleue, du Moyen-Orient au Maghreb. Les deux leaders du groupe incarnent le phénomène: Yacine Belahcene, qui est né de père algérien et de mère catalane, chante dans les deux langues alors que Yannis Papaioannou vient de Thessalonique. Il a électrisé son oud et intègre souvent des cordes orientales à sa musique. «*Il est le directeur artistique, il a fait l'école classique de l'oud et a aussi cette influence grecque. Il est la moitié de la sonorité des chansons*», explique l'autre meneur de la formation.

Esprit d'ouverture

Au début du millénaire, on l'a connu avec Cheb Balowski, un excellent band de musique aux allures débridées, qui était au centre d'un fabuleux mouvement de métissage à Barcelone, dont la compilation *Barcelona Raval Sessions* avait

dévoilé plusieurs secrets. Les Ojos de Brujo, Dusminget et d'autres avaient fait les beaux jours d'une ville qui s'affirmait par son esprit d'ouverture et, depuis ce temps, plusieurs ont établi des comparaisons entre Montréal et la capitale catalane. Cela tient-il la route, selon Yacine Belahcene?

«*Oui et non. C'est vrai que, pendant des années, il y avait des musiciens partout et plein de locaux pour répéter. Dans les locaux, tu trouvais des musiciens qui venaient de partout et c'est vrai qu'il y a eu un mix, mais il a duré très peu de temps. Ça n'a pas tenu parce que les grands labels se sont approprié ce mouvement. Et pendant ces années, il y a eu un modèle touristique hyperspécificatif. C'est horrible, c'est devenu impossible de louer pour les gens de Barcelone. Même moi, je suis rendu à une trentaine de kilomètres à l'extérieur. Par contre, il est vrai que Barcelone demeure une ville plus ouverte qu'ailleurs en Europe, même si le racisme y existe comme partout et que, avec tout ce qui se passe avec le terrorisme, il y a beaucoup de stigmatisation*».

Le choc méditerranéen traverse les villes et anime donc le troisième disque de l'Oriental Groove: «*Dans Barcelona Sona, on parle de notre ville qui est devenue celle d'Airbnb. Dans Monstres Sota el Llit, on parle de vie meilleure. Ce qu'on veut, c'est de vivre avec le maximum de respect pour les différentes cultures. On revendique aussi l'authenticité des villes. La mondialisation a fait qu'il n'y a plus de grandes différences entre les villes*».

Musicalement, l'Oriental Groove intègre parfois les cordes orientales avec sensibilité: «*On ne veut pas mélanger pour mélanger. On essaie de donner une sonorité sérieuse*», affirme Yacine. Ce qui n'empêche pas la danse.

Collaborateur
Le Devoir

LE FESTIVAL ORIENTALYS

Au quai de l'Horloge du Vieux-Port de Montréal du 10 au 13 août. Yacine & The Oriental Groove sur la scène TD, samedi 12 août à 19h30.
www.festivalorientalys.com

cinéma thèque qc

Ma Loute
Ven.-jeu. 19 h 30
de BRUNO DUMONT

Le Parc
Ven.-jeu. 18 h (VOFSTA)
de DAMIEN MANIVEL

335, boul. de Maisonneuve Est • berri-ugam • cinemathequeqc • cinematheque.quebecoise • cinematheque.qc.ca
514-842-9768

LIVRES

DANS L'OMBRE DES FILMS

Je suis Kurtz

Durant tout l'été, *Le Devoir* vous invite à redécouvrir des œuvres littéraires condamnées à vivre dans l'ombre de leur adaptation à l'écran. Neuvième chapitre d'une série de douze: *Au cœur des ténèbres* de... Joseph Conrad.

LOUIS
HAMELIN

C'est la « mère de toutes les adaptations ». Il en est qui sont des copies « son et images » à peu près conformes, d'autres qui ressemblent à une assiette remplie dans un buffet où le scénariste, glanant ici le squelette d'une intrigue, là la chair d'une idée, s'est servi à volonté, d'autres enfin sont des voyages où l'œuvre littéraire est le point de départ et dont la destination n'est pas toujours connue à l'avance. De ces aventures filmiques, l'adaptation d'*Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad par Francis Ford Coppola, avec son interminable tournage épique aux allures d'aller simple pour l'enfer dans la jungle des Philippines, demeurera le modèle absolu.

La *novela* de Conrad date de 1899. Ce natif de la Pologne ayant choisi la langue anglaise pour patrie a navigué sur les mers du globe, de moussaillon à capitaine au long cours dans la glorieuse marine marchande britannique, avant de se fixer, à presque quarante ans, à sa table de travail pour devenir un des prosateurs les plus influents de son époque.

En 1890, il commande un *steamer* sur le Haut-Congo pour une société commerciale belge. Dans ce soi-disant « *État indépendant du Congo* », le marché dont s'occupent surtout les braves sujets de Léopold II est celui de l'ivoire, prélevé sur des éléphants massacrés légalement ou braconnés à outrance, peu importe. Conrad remon-

tera le fleuve une seule fois, jusqu'à Stanleyville (aujourd'hui Kisangani), avant de choper la dysenterie et d'être rapatrié. Mais des brousses opaques de l'amont du fleuve Noir, il rapportera un personnage, une sorte de statue, taillée dans le bois précieux dont on fait les mythes. Monsieur Kurtz, dont le destin est de mourir, connaîtra une longue vie.

Trente ans avant le débarquement du Badarmu de Céline dans la même région en pleine pourriture coloniale, à une époque où les Rudyard Kipling de ce monde sont les zélés et célèbres propagateurs des virils charmes de la suprématie impériale, *Au cœur des ténèbres* est avant tout une féroce dénonciation, sombrement lyrique, des ravages de l'idéologie coloniale. On a dit de Conrad qu'il avait inventé la sensibilité politique du roman moderne. Ce n'est pas un mince compliment.

Or John Milius, le scénariste américain qui, tard au siècle suivant, va d'abord s'emparer de l'histoire de Kurtz, était, je cite sa notice wikipédique: « un personnage complexe, surfeur, fasciné par les armes à feu, à la fois défenseur des valeurs traditionnelles et romantique révolutionnaire, admirateur de figures conquérantes et impérialistes »...

La trouble ambiance idéologique dans laquelle va baigner *Apocalypse Now*, et à laquelle le film devra même, osons le dire, une partie de sa grandeur, serait-elle donc une « valeur ajoutée » américaine? Ce serait oublier qu'une ambivalence semblable caractérise déjà les états d'âme de Marlow, le narrateur d'*Au cœur des ténèbres*. Bien avant le ca-



Le film américain *Apocalypse Now* de Francis Ford Coppola, sorti en salle en 1979, est la « mère de toutes les adaptations ».

pitaine Willard, le navigateur du Haut-Congo, en même temps qu'il est horrifié par ses méthodes, se laisse envouter par la personnalité du demi-dieu barbare qui l'attend là-bas, au bout de la nuit et de la civilisation: « *J'affirme que Kurtz fut un homme remarquable.* »

Liberté dans l'adaptation

On a qualifié le film d'adaptation « libre » de la nouvelle de Conrad, dont le générique ne ferait, semble-t-il, même pas mention. On prend, au Congo belge, un directeur de comptoir commercial aux méthodes contestées, mais dont les récoltes d'ivoire battent tous les records et que les sauvages du coin ont érigé en divinité, et on le transpose en pleine guerre du Vietnam sous les traits d'un colonel des Forces spéciales ayant échappé à tout contrôle, réfugié avec sa garde prétorienne de montagnards sanguinaires dans un temple cambodgien au milieu de la

jungle, et on garde l'idée de la remontée du fleuve en bateau et le tour est joué? Si seulement c'était si simple...

Tout a été raconté de ce tournage mythique, les hélicoptères loués à l'armée philippine qui s'absentent du plateau pour aller combattre de vrais rebelles, les millions de dollars de décors balayés par un typhon, l'infarctus de Martin Sheen, Dennis Hopper qui enfle ses répliques sur l'acide et Brando, censé jouer un officier athlétique, qui débarque obèse et incapable de mémoriser une seule ligne. Et comme si tout cela ne générât pas encore assez d'insécurité, il y a Coppola lui-même, porté au pinacle par *Le parrain* et qui, au lieu de s'asseoir sur son succès, a risqué ses millions personnels en garantie de cette périlleuse expédition aux confins du septième art. Coppola doutant féroce de lui-même et de parvenir à la fin à extraire une forme mal-

trisable de cette accumulation de péripéties dantesques et de *rushes* hallucinés.

Avalé par Kurtz

Coppola commence le tournage en Willard et, comme ce dernier, il sera avalé par Kurtz. Il veut comprendre, le film devient quête métaphysique. Largué, le Kurtz de Conrad pâlit en comparaison. Comme si comprendre ce qui se joue en lui-même à chaque scène était devenu, pour Coppola, le seul but de cette improbable synthèse entre une épopée psychédélique et la peinture italienne — chaque plan composé comme une toile de grand maître, sans parler de l'hommage explicite à Dante et à Delacroix... Coppola qui, jusqu'à l'étape du montage, va continuer de remanier et de réécrire ce scénario dont la conclusion semble échapper à ses pouvoirs. Conrad est bien loin, mais le cœur des ténèbres, lui, se rapproche... Le cinéaste se l'est approprié, au

point que sa femme Eleanor, qui tient un journal du tournage, pourra lui reprocher d'être « *en train d'engendrer son propre Vietnam avec ses commandes d'entrecôtes, de vin et de climatiseurs, et de créer lui-même ce qu'il souhaitait dénoncer.* [...] avec son équipe, ces centaines de personnes prêtes à répondre à chacune de ses exigences, il se transformait en Kurtz et allait trop loin ».

Fascinant. Et il ne faut peut-être pas chercher ailleurs que dans cette ultime identification l'évidente supériorité esthétique du film, à la fois comme expérience totale et entreprise prométhéenne, sur son pendant littéraire, au style harmonieux et puissant, mais orné, distancé. En un mot: écrit.

AU CŒUR DES TÉNÈBRES

Joseph Conrad
Traduit de l'anglais
par J. J. Mayoux
Flammarion
Paris, 1989, 214 pages



ANNIK MH DE CARUFEL LE DEVOIR

« **Quand j'ai commencé comme plongeur, j'entrais dans les coulisses de quelque chose, dans les coulisses de la ville, et ça m'a accroché. C'est comme si j'étais invité backstage.** »

L'auteur québécois Stéphane Larue

Laissez-nous vous raconter

- l'histoire du pays par le timbre-poste
- l'art canadien et autochtone au musée des beaux-arts
- et la nature fleurie de la Mosaiculture!

à GATINEAU et OTTAWA, le samedi 9 septembre

Cet automne: Montréal, tour de l'île vers l'ouest, Sherbrooke, le Vermont...

Les beaux
détours

www.lesbeauxdetours.com
514-352-3621

En collaboration avec Club Voyages Malavoy
Titulaire d'un permis du Québec

BARMAN

SUITE DE LA PAGE E 1

avec une sorte de singulière familiarité suggérant un passé rempli de soirées mémorables. Le plus fou: Larue se souvient de tous leurs prénoms (et de leur parcours respectif). Le gars avec le chapeau là-bas: c'était un habitué de Chez Roger dans le temps. Le barman: on a travaillé au même endroit, mais je ne te dirai pas où. Le barmaid: on a déjà servi des déjeuners ensemble.

« *J'ai toujours eu une fascination pour les milieux interlopes, les milieux liminaires. J'ai toujours été attiré par les coulisses du monde* », se rappelle celui qui a œuvré comme aide-cuisinier, *busboy*, serveur et maître d'hôtel.

« *Tu rencontres et tu travailles avec plein de spécimens d'humains, des gens de tous les horizons. Tu bond autout avec des gens qui n'ont pas fini leur secondaire qu'avec des gens surdiplômés et des immigrants, ce qui de mon point de vue d'écrivain est inspirant d'une manière inégalable.* »

Et l'écriture, justement, dans tout ça? Comment un barman, qui ne retrouve la douceur de son oreiller souvent qu'à 5 ou 6 h, après avoir mis la clé dans la porte du Terminal, où il décapsule des petites et grosses froides depuis un an et demi, parvient-il à aligner les mots sur l'écran d'ordi?

« *Il faut une excellente discipline de vie, confie Larue. Je suis chanceux d'avoir commencé dans les restaurants, et d'être arrivé dans les bars passé 30 ans. Je suis beaucoup moins impressionnable que lorsque j'étais plus jeune. C'est un milieu qui peut devenir toxique, oui, mais si tu fais attention et que tu mets les portes coupe-feu aux bons endroits, ça peut être aussi un milieu très écologique.* »

Ce que ça signifie, pour Stéphane Larue, avoir de la discipline? Ça signifie se réveiller à 11 h maximum et se

mettre au travail tout de suite. Ça signifie se rendre au gym fréquemment et, surtout, ne pas boire pendant ses journées de congé.

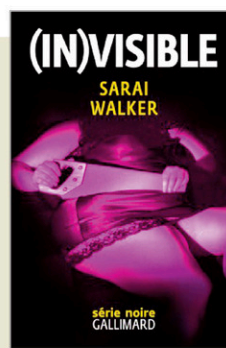
« *Ça ne m'arrive quasiment plus de me réveiller magané, se réjouit-il, parce c'est toujours frustrant de perdre une journée d'écriture. Il y a une précarité liée à mon métier que je ne peux pas accepter sans en faire quelque chose de productif sur le plan de l'écriture. Je sais que je pourrais verser dans plein de penchants autodestructifs, et c'est comme si cette discipline-là venait me protéger de tous mes possibles écarts de conduite. Mais la job, ça demeure de vivre dans une proximité avec l'alcool qui crée une tolérance chez toi, qui repousse tes limites. Il faut que t'apprennes à danser là-dedans, sinon tu rentres dans un mur à cent miles à l'heure.* »

Barman, romancier, star

Alors, Stéphane Larue, êtes-vous davantage un romancier ou un vaillant soldat du monde du service? « *Je vais toujours d'abord dire que je suis barman ou serveur, par respect pour mes collègues qui font ça* », répond-il avec toute la sauvage dignité de celui qui défend sa meute, même si aux yeux des gens de l'hôtellerie, l'écrivain est désormais une sorte de *star* — c'est du moins en employant ce mot que l'accueillait tantôt le serveur Benjamin, à son arrivée au Verre Bouteille.

« *Anthony Bourdain dit que les gens qui choisissent longtemps ce métier-là ont une espèce d'incapacité à travailler avec du monde normal, conclut Larue. Je n'aime pas tellement le mot "normal", mais ce qui est sûr, c'est que je suis accro.* » Comme quoi la dépendance a parfois très bon goût.

Collaborateur
Le Devoir



POLAR

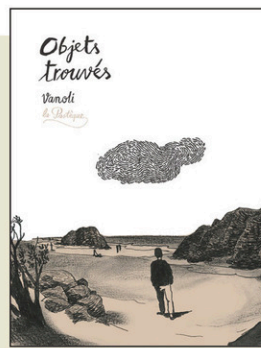
(IN)VISIBLE

★★★★

Sarai Walker
Traduit de l'américain par
Alexandre Guégan
Gallimard, « Série noire »
Paris, 2017, 357 pages

En surface, c'est l'histoire d'une grosse qui, après avoir passé sa vie à suivre tous les régimes imaginables, s'assume enfin. Ce qui ne va pas de soi, évidemment. Il faudra l'arrivée d'un personnage improbable et la lecture d'un livre (*Dietland*, le titre anglais du roman) pour brusquer les choses et faire en sorte que Prune (alias Louise, alias Alicia) se mette à vivre sa vie. Mais bien sûr, on ne sort pas impunément d'une existence de recluse honteuse d'exister; Prune n'y parviendra qu'en s'associant à une bande de femmes rebelles menant toute une série de projets d'émancipation. Car c'est précisément de cela qu'il s'agit malgré quelques dérives plus violentes: de l'émancipation d'une femme qui s'assume pour ce qu'elle est. La charge menée ici contre les *Waist Watchers* [sic] de toute engeance est percutante. Et puis, tout cela est raconté fort habilement à un rythme qui s'accélère tout au long, traduisant bien les changements d'âme de Prune et de ses nouvelles amies. En fait, vous verrez, le livre se lit d'une traite... accompagné de tranches de pastèque ou de petits fours, au choix.

Michel Bélaïr



BANDE DESSINÉE

OBJETS TROUVÉS

★★★★

Vanoli
La Pastèque
Montréal, 2017, 88 pages

Une tête géante de Mickey sortie de la glace de l'Arctique. L'habit de lumière de Keith Richards. Une association de gens liés par des adresses inversées. Un lion dans la ville. Une tribu d'enfants vivant dans les bois. Un soldat marchant dans la nuit... Les aventures, courtes, se suivent, sans se ressembler, ni jamais se parler dans ce recueil surprenant de nouvelles dessinées qui frayent avec l'improbable, comme pour mieux révéler l'absurde, l'insignifiance ou la fatalité de la condition humaine. Impressionnistes, poétiques ou moraux, ces fragments de quotidien ou ces incursions dans des univers fantaisistes sont surtout l'occasion de révéler un jeune dessinateur, auteur par le passé de *La chasse-galerie* et du *Méchant petit Poucet*, habile dans l'observation d'une certaine banalité et à l'imagination assez fertile pour rendre intéressant le récit d'une ville sans histoire ou celui d'un homme marchant sur deux pages à la recherche du moment où il va enfin déconnecter. Intéressant, comme peut le devenir ce livre dont la trame principale est finalement de ne pas en avoir une.

Fabien Deglise

LIVRES > POLARS

Le blues migratoire
d'Oliver Bottini

Au nom des pères dévoile une intrigue aussi riche que sensible

MICHEL BÉLAIR

C'est avec le premier roman d'Ahmed Tiab (*Le Français de Roseville*), publié en 2016, qu'on a pris conscience ici de l'existence d'une collection polar aux éditions de l'Aube, cette petite maison pourtant installée dans la région d'Avignon depuis 25 ans.

De son très riche catalogue, voici que surgit une autre surprise de taille, tombée sur mon bureau il y a quelques semaines déjà et que j'ai dévorée en deux jours...

En quatrième de couverture, on nous apprend qu'Oliver Bottini écrit peu, qu'il connaît un succès fulgurant en Allemagne et que ses livres sont traduits en une dizaine de langues. En France, l'Aube en est déjà à son troisième titre. Complexe, dense, fort bien raconté (et traduit!), ce récit de vengeance profondément actuel s'amorce à la fin de la Deuxième Guerre mondiale dans les Balkans et se profile sur fond de migrations et d'appartenances diverses jusqu'au tout début de la décennie.

Une vengeance terrible

C'est l'histoire d'un homme, issu d'une famille allemande installée, du temps de l'Empire austro-hongrois, dans ce qui est devenu la Yougoslavie. Un apatride qui a tout perdu : sa nationalité d'abord, ses parents, qu'il a plus tard vus mourir alors qu'ils fuyaient la guerre, puis sa femme, sa fille et finalement sa vie. L'histoire d'une vengeance terrible qui anéantira d'autres innocents qui, comme lui, n'avaient pourtant rien à se reprocher.

Ce guerrier formé sur les champs de bataille, au milieu des colonnes de réfugiés, décide donc de se venger. Avant de disparaître, il fait subir à Paul Niemann, le petit fonctionnaire allemand qui l'a renvoyé en enfer en signant un simple formulaire, le supplice qu'il a vécu. La

commissaire Louise Boni est sur l'affaire dès que le vengeur annonce ses couleurs.

La traque est difficile, car l'homme a appris à se cacher et à disparaître toute sa vie durant, mais Boni remontera la filière pour comprendre l'insupportable enfer que le tueur apatride a vécu. Elle se tapera même le pèlerinage en Serbie pour mieux saisir son univers... et l'ampleur bien concrète de son désespoir. Comme si on ne le savait pas déjà, le ridicule consommé de la notion de frontières et les contradictions inavouées que cache le concept de nation s'imposeront à la conscience de la policière... comme du lecteur.

Oliver Bottini signe ici un livre d'une immense profondeur qui dépasse la richesse de l'intrigue policière dans laquelle il s'inscrit. À travers des personnages toujours crédibles et poignants — Louise Boni, par exemple, vous séduira par sa sensibilité et surtout par la conscience de sa fragilité — et grâce à une écriture limpide méticuleusement rendue par le traducteur, il sait fouiller dans des recoins d'histoire oubliés qui expliquent beaucoup de choses. Bottini parvient ainsi tout au long à nous faire saisir l'épaisseur du drame qui se joue autour de toutes les frontières du monde. Et à quel point aussi le sentiment d'appartenance est souvent difficile à définir.

Un livre indispensable pour comprendre la complexité qui se cache dans la vie de tous les réfugiés du monde, d'où qu'ils viennent.

Collaborateur
Le Devoir

AU NOM DES PÈRES

★★★★1/2

Oliver Bottini

Traduit de l'allemand par Didier Debord

Éditions de l'Aube/Noir

Avignon, 2017, 388 pages



ISTOCK

Enlèvements et exécutions se succèdent sous le regard du chroniqueur sportif d'un journal mexicain.

Un délicieux omni littéraire

Antonio Sarabia signe un récit déjanté sur un monde qui vacille

MICHEL BÉLAIR

Les grands éditeurs ne se contentent pas de publier des polars; ils ratissent plus large en multipliant les collections selon les métamorphoses du genre. Gallimard, Le Seuil, Actes Sud le font. Galmeister publie des textes

de coloration «noire» dans ses collections «Americana», «Noir», «Néo Noir» et «Totent». Mais c'est Métaillé qui va encore plus loin en explorant carrément des pans entiers de littérature par région du globe. Le petit éditeur français publie ainsi une «Bibliothèque nordique», une «Bibliothèque italienne», une «Bibliothèque brésilienne», une «Bibliothèque hispanique», une «Bibliothèque latino-américaine». Et c'est dans celle-ci que l'on vient de découvrir des textes argentins, péruviens et mexicains absolument étonnants. Le dernier en date, *La femme de tes rêves* de l'auteur mexicain Antonio Sarabia, décédé en juin dernier, est une véritable perle rare.

Nous sommes quelque part au Mexique, dans une petite ville de province dont on ne saura jamais le nom et où les mendiants portent des costumes délirant sur la structure atomique de l'univers. Dans la salle de rédaction du petit journal local, le chroniqueur aux faits divers se fait impunément tabasser par des truands. Personne ne meurt — enfin, pas tout de suite —, mais on saisit déjà après quelques pages que le ton est fixé: tout est possible dans cet univers où la trame narrative déjantée fait penser à «réalisme onirique» de García Márquez ou aux délires organisés de Borges.

Une perle rare

Une série d'enlèvements et d'exécutions sommaires va se pro-

duire sous le regard étonné du «héros», Hilario Godinez, qui est chroniqueur sportif au même petit journal. Même s'il a abandonné ses prétentions littéraires, Godinez s'ennuie un peu tout en peaufinant ses chroniques qui lui valent une réputation de connaisseur. Mais on découvre surtout qu'il reçoit chaque semaine depuis plus de 10 ans des lettres d'amour particulièrement bien tournées signées «la femme de tes rêves»... dont il ignore totalement l'identité.

Tout cela alors que se développe malgré lui une relation bizarre avec un balafre ama-

teur de foot — en qui il reconnaît le chef des tabasseurs — et homme de main, à ses heures, d'un trafiquant de drogue omnipuissant. Au moment où Hilario s'apprête à succomber aux charmes d'une jeune fille de famille aisée, le monde semble vaciller autour de lui alors que ladite «femme de [ses] rêves» se dévoile enfin... et qu'il est à son tour victime d'un enlèvement!

On aura deviné que ce n'est là qu'une mince partie de ce qui se trame dans cette histoire déroutante écrite si «différemment». Il faudrait parler de la dégaine de l'auteur, de son style inimitable et de sa faculté de passer d'un sujet à l'autre en touchant toujours, mine de rien, à l'essentiel. À un point tel que cet improbable récit vous laissera pantois quand arrivera la dernière page sans prévenir. Une sorte de perle rare à siroter lentement au cœur de l'été que voilà.

Collaborateur
Le Devoir

LA FEMME DE TES RÊVES

★★★★1/2

Antonio Sarabia

Traduit du mexicain

par René Solis

Métaillé, «Noir»

Paris, 2017, 175 pages



ANDREJ ISAKOVIC AGENGE FRANCE-PRESSE

L'auteur parvient à faire comprendre la complexité de la vie des réfugiés, d'où qu'ils viennent.

Intrigant doublé

Des styles aux antipodes pour les récits d'un Anglais et d'un Américain

MICHEL BÉLAIR

L'un, Robert Goddard, en est déjà à son sixième titre, alors que l'autre, Mike McCrary, paraît ici pour la première fois en français.

Le premier est tout ce qu'il y a d'anglais — même si on l'a déjà comparé à Harlan Coben — et le nouveau, baveux, tout à fait violemment américain, façon Bret Easton Ellis (*American Psycho*). Petite plongée dans deux univers tordus... de façon complètement différente.

Fiction pulpeuse

L'Amérique est une terre de contraste, même en des ères de déconstruction politique comme celle que nous traversons. Mais s'il est une constante qui s'affirme quotidiennement, quel que soit le régime en place, c'est la violence. Incarnation à sa façon de l'*American way of life*, la violence sévit, immodérée, constitutionnelle, omniprésente, dans toutes les classes de la société. Remo Cobb est bien placé pour le savoir.

Avocat de la défense dans le plus célèbre cabinet new-yorkais, Remo a défendu les pires truands jusqu'au jour où un braquage de banque se terminant en boucherie le dégoûte au point qu'il perd délibérément le procès. Ce n'est pourtant pas que Remo Cobb soit

un personnage exemplaire. Au contraire, c'est une sorte d'ordure sans conscience qui porte des costumes élégants et qui enfle les verres de gin, les nanas et les stimulants en tous genres pour parvenir à continuer en empilant des liasses de dollars. Sauf que les sombres auteurs du braquage le retrouvent quelques années plus tard...

L'histoire de la liquéfaction de Remo Cobb vaut surtout par l'écriture nerveuse qui la décrit si bien; on retrouve ici des passages étonnants qui placent McCrary avec toute une génération de jeunes auteurs frondeurs qui redéfinissent le genre «noir» aux États-Unis. Mais toute cette violence — traduite efficacement en argot franchouillard — est difficilement supportable, soyez prévenus.

Trois disparus

Presque aux antipodes, le roman de Robert Goddard emprunte la forme classique du thriller. Tout renvoie ici à l'enlèvement d'une petite fille qui tourne au désastre; la famille est décimée, les témoins sont rares et la police patine dans la choucroute.

L'histoire nous est racontée par David Humber, un des deux témoins du drame qui reprend l'enquête près de 20 ans

plus tard après avoir perdu sa femme... qui était la gardienne de la petite disparue. En parallèle, une passionnante trame historique s'appuyant sur un polémiste virulent du XVIII^e siècle anglais ancre solidement le récit sans pourtant lui donner vraiment plus d'envergure.

Les personnages sont bien définis, crédibles, l'intrigue est solide et, comme le veut le genre, l'affaire ne s'éclaircit qu'à la toute fin dans un coup de théâtre qui rebrasse les cartes en redéfinissant toute l'histoire. Un livre à traîner à la plage ou à lire près de la piscine avec un verre de rosé... et des cacahuètes bio!

Collaborateur
Le Devoir

COBB TOURNE MAL

★★★★

Mike McCrary

Traduit de l'américain

par Christophe Cug

Gallmeister, «Néo Noir»

Paris, 2017, 204 pages

LES MYSTÈRES D'AVEBURY

★★★★

Robert Goddard

Traduit de l'anglais

par Maxime Berrée

Éditions Sonatine

Paris, 2017, 393 pages

Intrigant doublé

Des styles aux antipodes pour les récits d'un Anglais et d'un Américain

MICHEL BÉLAIR

L'un, Robert Goddard, en est déjà à son sixième titre, alors que l'autre, Mike McCrary, paraît ici pour la première fois en français.

Le premier est tout ce qu'il y a d'anglais — même si on l'a déjà comparé à Harlan Coben — et le nouveau, baveux, tout à fait violemment américain, façon Bret Easton Ellis (*American Psycho*). Petite plongée dans deux univers tordus... de façon complètement différente.

Fiction pulpeuse

L'Amérique est une terre de contraste, même en des ères de déconstruction politique comme celle que nous traversons. Mais s'il est une constante qui s'affirme quotidiennement, quel que soit le régime en place, c'est la violence. Incarnation à sa façon de l'*American way of life*, la violence sévit, immodérée, constitutionnelle, omniprésente, dans toutes les classes de la société. Remo Cobb est bien placé pour le savoir.

Avocat de la défense dans le plus célèbre cabinet new-yorkais, Remo a défendu les pires truands jusqu'au jour où un braquage de banque se terminant en boucherie le dégoûte au point qu'il perd délibérément le procès. Ce n'est pourtant pas que Remo Cobb soit

un personnage exemplaire. Au contraire, c'est une sorte d'ordure sans conscience qui porte des costumes élégants et qui enfle les verres de gin, les nanas et les stimulants en tous genres pour parvenir à continuer en empilant des liasses de dollars. Sauf que les sombres auteurs du braquage le retrouvent quelques années plus tard...

L'histoire de la liquéfaction de Remo Cobb vaut surtout par l'écriture nerveuse qui la décrit si bien; on retrouve ici des passages étonnants qui placent McCrary avec toute une génération de jeunes auteurs frondeurs qui redéfinissent le genre «noir» aux États-Unis. Mais toute cette violence — traduite efficacement en argot franchouillard — est difficilement supportable, soyez prévenus.

Trois disparus

Presque aux antipodes, le roman de Robert Goddard emprunte la forme classique du thriller. Tout renvoie ici à l'enlèvement d'une petite fille qui tourne au désastre; la famille est décimée, les témoins sont rares et la police patine dans la choucroute.

L'histoire nous est racontée par David Humber, un des deux témoins du drame qui reprend l'enquête près de 20 ans

plus tard après avoir perdu sa femme... qui était la gardienne de la petite disparue. En parallèle, une passionnante trame historique s'appuyant sur un polémiste virulent du XVIII^e siècle anglais ancre solidement le récit sans pourtant lui donner vraiment plus d'envergure.

Les personnages sont bien définis, crédibles, l'intrigue est solide et, comme le veut le genre, l'affaire ne s'éclaircit qu'à la toute fin dans un coup de théâtre qui rebrasse les cartes en redéfinissant toute l'histoire. Un livre à traîner à la plage ou à lire près de la piscine avec un verre de rosé... et des cacahuètes bio!

Collaborateur
Le Devoir

COBB TOURNE MAL

★★★★

Mike McCrary

Traduit de l'américain

par Christophe Cug

Gallmeister, «Néo Noir»

Paris, 2017, 204 pages

LES MYSTÈRES D'AVEBURY

★★★★

Robert Goddard

Traduit de l'anglais

par Maxime Berrée

Éditions Sonatine

Paris, 2017, 393 pages

Philippe Halsman



ÉTONNEZ-MOI!

15 JUIN - 4 SEPTEMBRE 2017

M
N
B
A
Q

Musée national
des beaux-arts
du Québec

Québec

Exposée
Lausanne

DELTA
HOTELS
MARRIOTT
QUÉBEC

Office de tourisme de Québec

Philippe Halsman, Marilyn Monroe, 1959 (détail).
© 2017 Archives Philippe Halsman / Magnum Photos

Une exposition produite par le Musée de l'Élysée, Lausanne, en collaboration avec les Archives Philippe Halsman, New York. Commissaires : Anne Lacoste et Sam Stourdizé.

MNBAQ.ORG

Les hommes en chiffres

LOUIS CORNELIER



Les hommes forment 49,7% de la population québécoise. Comment vont-ils? Sont-ils en bonne santé physique et mentale? Leur vie sociale est-elle satisfaisante? Savent-ils aller chercher de l'aide en cas de besoin?

Les chercheurs Jacques Roy (sociologie) et Gilles Tremblay (service social) se penchent sur la question dans *Les hommes au Québec*. Leur but n'est pas de victimiser leurs semblables, mais « de stimuler la réflexion sur les hommes au Québec, sur le plan social et sur celui de la santé, et dans le contexte de leur rapport aux services », afin de contribuer à l'amélioration de leur situation. L'exercice, par moments étourdissant étant donné son caractère statistique, s'avère éclairant.

En ce qui concerne la scolarité, la situation des hommes québécois n'est pas rose. En maternelle, déjà, selon des données de 2013, le tiers des garçons sont identifiés comme vulnérables dans au moins un domaine de développement, ce qui n'est le cas que de 18,5% des filles. Dans les classes du collégial, on retrouve 19,8% plus de filles que de garçons. En 2006, 22% des femmes ont obtenu un diplôme universitaire par rapport à 20,7% des hommes.

Le taux de décrochage des moins de 20 ans s'est amélioré au Québec. En 1979-1980, 43,8% des garçons et 37,2% des filles décrochaient. En 2009-2010, 21,5% des garçons et 13,6% des filles quittent l'école sans diplôme. Ça va mieux qu'avant, mais la situation des garçons ne s'est pas améliorée autant que celle des filles.

Rapprochements

En matière d'emploi et de revenu, la situation des hommes et celle des femmes tendent à se rapprocher. Les taux d'emploi et d'activité des hommes dépassent légèrement ceux des femmes et le taux de chômage est à peu près le même. Entre 1980 et 2010, le revenu moyen des femmes a doublé, pendant que celui des hommes restait stable. Toutefois, en 2010, les hommes gagnent toujours, en moyenne, 29,1% plus que les femmes, une réalité qui devrait changer dans les prochaines années, étant donné ce qui a été dit de la scolarité des uns et des autres précédemment.

D'après les données recueillies par les chercheurs, les pères d'aujourd'hui consacrent plus de temps que leurs prédécesseurs aux tâches familiales, même si l'égalité avec les femmes reste à atteindre à cet égard.

Sur le plan de la santé physique et mentale, le portrait des hommes tend à s'améliorer, mais reste préoccupant si on le compare à celui des femmes. Les premiers seraient ainsi plus nombreux que les secondes à être physiquement actifs (44% contre 36,5%), mais ils auraient de moins bonnes habitudes alimentaires, feraient plus d'embonpoint (41% contre 27,1%) et consommeraient plus d'alcool et de drogue de manière excessive. Retenons aussi que, « en 2014, les trois quarts des suicides complétés au Québec ont été commis par des hommes ». Malgré tout, l'espérance de vie de ces derniers tend à se rapprocher de celle des femmes (79,8 ans contre 83,8 ans en 2012).

Résistance

En gros et en moyenne, donc, les hommes vivent moins longtemps que les femmes, ont plus de dépendances (alcool, drogue, jeu), décrochent plus, se laissent plus souvent aller à la délinquance et à la criminalité (« en 2012, les hommes composent 81% des personnes ayant commis une infraction criminelle ») et se suicident plus. Pourtant, constatent les chercheurs, ils consultent nettement moins que les femmes les services de santé et les services sociaux.

Cette résistance à recourir à ces services d'aide s'explique, selon Roy et Tremblay, par « la socialisation de genre ». Les hommes ressentiraient un malaise à faire part de leurs faiblesses et cultiveraient un fort sens de l'autonomie qui les mènerait à vouloir régler leurs problèmes par eux-mêmes ainsi qu'à préserver leur vie intime. De plus, les hommes des classes populaires seraient particulièrement allergiques à la « culture technocratique » des services.

Bien des hommes sont vulnérables, donc, mais ils ne consultent pas. Au lieu de plaider pour leur « rééducation », les chercheurs proposent que les services tentent de les rejoindre en respectant leur volonté d'autonomie, c'est-à-dire en développant « des rapports égaux entre les clients et les intervenants », une approche valable autant pour les femmes que pour les hommes, d'ailleurs.

LES HOMMES AU QUÉBEC UN PORTRAIT SOCIAL ET DE SANTÉ

★★★
Sous la direction de Jacques Roy et Gilles Tremblay
Avec la collaboration de Linda Cazale, Richard Cloutier et Aimé Lebeau
PUL
Québec, 2017, 176 pages

RÉCIT ÉPISTOLAIRE

Dans l'intimité du génie littéraire

Les sœurs Brontë se dévoilent dans une série de lettres inédites en français

FABIEN DEGLISE

« Ma vie est telle que je me la figurais. Il est des jours où, quand je me réveille le matin, sachant par avance que je n'aurai d'autre compagnie, ou presque, tout au long de la journée, que celle de Solitude, Souvenir et Nostalgie [...] j'ai le cœur bien lourd. » Le génie a parfois dans ses coulisses des pensées bien sombres, un « silence fatal » aussi que vient aujourd'hui faire entendre, avec éloquence, l'imposante correspondance que les sœurs Brontë ont animée entre elles, leur famille et leurs amis au milieu du XIX^e siècle. Près de 300 lettres, inédites en français, traduites et annotées par Constance Lacroix, qui racontent un Yorkshire d'antan, mais entre surtout dans l'intimité d'un incroyable phénomène littéraire qui y a émergé d'entre les murs du presbytère de Haworth sous la plume de trois romancières ayant traversé leur époque en coup de vent.

Le prodige des sœurs Brontë a été fugace, avec l'apparition en 1846 d'un recueil de poésie signé à six mains par Currer, Ellis et Acton Bell, pseudonymes masculins que s'étaient donnés Charlotte, Emily et Anne pour s'imposer dans le conservatisme et l'austérité de leur présent. Un an plus tard, trois chefs-d'œuvre des lettres britanniques allaient suivre: *Jane Eyre*, signé par Charlotte, *Agnes Grey* d'Anne, et surtout *Les hauts de Hurle-Vent*, mis au monde par Emily, que sa famille surnommait le « major » en raison de son tempérament militaire et son esprit carré. Dans *La littérature et le mal* (1957), le sociologue et écrivain Georges Bataille considère ce roman comme une pièce maîtresse du corpus gothique, « peut-être la plus belle, la plus profonde et violente des histoires d'amour », écrit-il.

Charlotte laissée seule

Et puis la mort est venue chercher Emily à 30 ans et Anne à 29, laissant derrière une Charlotte troublée par sa condition humaine. Sa souffrance, tout comme sa détermination à ne pas laisser un voile sinistre se poser sur sa vie, se répand dans les lettres qu'elle a adressées entre autres à son ami éditeur, William S. William, mais aussi à son amie Ellen Nussey, par qui l'archivage et donc la transmission de cette correspondance de son époque à notre présent est passée. L'assem-



Anne, Emily et Charlotte Brontë, peintes par leur frère Branwell

WIKIMEDIA COMMONS

« Chère Ellen, Allons, reprenez courage; je sens bien à votre lettre que vous avez le cœur lourd. En ce qui me concerne, voilà comment il faut comprendre mes propos — en l'état actuel des choses, ce serait trop m'avancer que d'escompter une longue vie. C'est l'évidence même. Pour le reste, nous sommes tous entre les mains de Celui qui dispense ses dons — santé ou maladie, longévité ou courte vie — à chaque homme pour son plus grand bien; celui à qui est assignée une mission sur terre se verra accorder le temps de l'accomplir; celui à qui nulle tâche n'est échu verra survenir plus tôt l'heure du repos; quant aux souffrances qui précèdent le dernier sommeil — la maladie, la déchéance, et les ultimes convulsions de la chair et de l'esprit — il est dit que nous les connaissons tous tôt ou tard [...] »

Extrait de *Lettres choisies de la famille Brontë*

blage part de 1821, année où Maria, la mère, meurt. Il va jusqu'en 1855, à la disparition à 39 ans de Charlotte, dont les lettres, de par sa longévité bien relative, sont sur-représentées dans ce recueil.

« C'est du travail que doit venir la guérison, et non de la compassion, écrit-elle d'ailleurs à son éditeur. Le travail seul triomphe des chagrins les plus tenaces. »

Il y a de la tristesse dans tous ces échanges, marqués par le froid saisonnier, la solitude, un rapport au père, Patrick Brontë, pasteur de son état, plutôt distant, tout comme par des détails anthropologiques sur le travail d'enseignante et de gouvernante de Charlotte — « Au terme d'une journée de dur labeur (où mes prometteuses élèves ont fait montre d'un degré de stupidité exceptionnel), je peux enfin m'asseoir un moment pour écrire à la hâte quelques mots à ma chère Ellen », écrit-elle en 1836 — ou sur les mœurs littéraires de son temps. On y croise

des contemporaines des sœurs Brontë, dont Harriet Martineau et Elizabeth Gaskell.

Des subalternes

On y découvre aussi des auteurs qui n'avaient que faire du succès, se considérant surtout comme des subalternes qui par le récit ont cherché à mieux apprivoiser ce que la nature leur a fait subir, sans autre quête de reconnaissance. « Mieux vaut une profonde obscurité plutôt qu'une publicité vulgaire, publicité que je suis loin de souhaiter et que je fuirai toujours résolument », expose Charlotte à son amie en 1848, après le succès de son *Jane Eyre*. Au critique littéraire George Henry Lewes, elle écrit, sous le pseudo de Currer Bell: « [...] Je vous soupçonne, non sans inquiétude, depuis que j'ai lu votre article dans Frazer, de vous être fait de l'auteur de Jane Eyre une bien plus haute opinion que ne le mérite ce personnage, or je préfère encore que vous vous formiez de

moi une image exacte, plutôt que trop flatteuse, même si nous ne devons jamais nous rencontrer. »

Avec une douce ironie, Arthur Nicholls, mari de Charlotte, réclamait que les lettres qu'ils s'échangeaient soient jetées au feu, le contenu étant jugé « aussi dangereux que des allumettes Lucifer ». C'est ce que relate la dernière survivante des sœurs Brontë à son amie Ellen. Près de deux siècles plus tard, on peut remercier ces sœurs tout comme leur entourage de n'avoir jamais, quant à la communication épistolaire, pris ce genre de boutade au pied de la lettre.

Le Devoir

LETTRES CHOISIES DE LA FAMILLE BRONTË 1821-1855

★★★1/2
Traduit de l'anglais
et annoté par Constance Lacroix
Quai Voltaire
Paris, 2017, 624 pages



ALBUM JEUNESSE

LES MÛRES
★★★★
Olivier de Solminihac
Éditions Sarbacane
Paris, 2017, 32 pages

C'est la fin des vacances. On range la maisonnette, on « passe un coup de balai pour chasser la poussière » et « on charge la voiture pièce par pièce, comme un puzzle ». Mais avant le grand départ, Michao, Marguerite et Jim — trio composé d'un ours, d'une chèvre et d'un renard — font une petite escapade au champ pour récolter quelques mûres, ces « souvenirs de vacances ». Le texte de Solminihac reproduit avec finesse cet instant précieux, suspendu, pendant lequel on profite plus que tout du présent, tout juste avant de basculer de l'autre côté. Savourer les mûres, comme savourer ce moment que l'on voudrait voir s'étirer, mais qui est inexorablement rattrapé par la réalité, voilà ce qui sous-tend cet album admirablement illustré par Stéphane Poulin. Cet artiste visuel parvient toujours à recréer avec autant de justesse et de sensibilité des atmosphères. À l'instar des grands maîtres que sont Vermeer, Hopper et Rockwell, Poulin joue avec la lumière, les angles et les plans, nous propulsant de plein fouet au cœur d'un tableau qui prend vie.

Marie Fradette



ALBUM JEUNESSE

LES VOYAGES EXTRAORDINAIRES
DE FACTEUR SOURIS
★★★★
Marianne Dubuc
Casterman
Bruxelles, 2017, 24 pages

Au travail, en vacances ou en rêve, Facteur Souris n'arrête jamais de trotter. Après avoir parcouru le pays dans *La tournée* et pris des *Vacances de Facteur Souris* plutôt occupées, le voici, combinaison spatiale sur le dos. De la Planète XYZ à Microville, en passant par le fond des abysses ou encore le monde à l'envers, Facteur Souris en voit de toutes les couleurs, de toutes les formes et de toutes les grandeurs. La force de cette série réside dans la capacité de Dubuc à recréer avec candeur et légèreté des mondes sensibles, parfois surréalistes, facilement identifiables par l'œil des enfants. Que ce soit une paire de ciseaux égarée dans le décor, une sirène se faisant croquer le bout de la queue par un poisson, une glace oubliée sur le sol, toutes les scènes présentées grouillent de vie et stimulent le sens de l'observation. Ce troisième opus n'offre rien de nouveau pour les adeptes de la série, sinon toujours ce bonheur de vérifier si Facteur Souris a bien livré tous les colis qu'il traîne dans sa petite charrette.

Marie Fradette

PALMARÈS

Du 31 juillet au 6 août 2017

RANG AUTEUR/ÉDITEUR CLASSEMENT PRÉCÉDENT (NB DE SEMAINES)

Romans québécois

1	À qui la faute?	Christine Brouillet/Druide	1/8
2	Les petites tempêtes	Valérie Chevalier/Hurtubise	2/13
3	Une simple histoire d'amour • Tome 1 L'incendie	Louise Tremblay-D'Essiambre/Guy Saint-Jean	3/14
4	Pourquoi pars-tu, Alice?	Nathalie Roy/Libre Expression	4/12
5	Le plongeur	Stéphane Larue/Quartanier	5/10
6	Bien roulée	Annie Lambert/Mortagne	7/7
7	Les chevaliers d'Antares • Tome 6 Les sorciers	Anne Robillard/Wellan	6/12
8	Le bonheur des autres • Tome 2 Le revenant	Richard Gougeon/Les Éditions réunies	8/11
9	Deux sœurs et un pompier	Mélanie Cousineau/Les Éditions réunies	-/1
10	Tagawan	Éric Plamondon/Quartanier	-/1

Romans étrangers

1	La dernière des Stanfield	Marc Levy/Robert Laffont	2/15
2	Au fond de l'eau	Paula Hawkins/Sonatine	3/9
3	Un appartement à Paris	Guillaume Musso/XO	1/20
4	Tous les deux	Nicholas Sparks/Michel Lafon	4/12
5	Noir comme la mer	Mary Higgins Clark/Albin Michel	5/13
6	Jusqu'à l'impensable	Michael Connelly/Calmann-Lévy	6/12
7	L'informateur	John Grisham/Lattès	7/14
8	Quand sort la recluse	Fred Vargas/Fammarion	8/13
9	Vaticanium	José Rodrigues dos Santos/HC éditions	9/15
10	Corps royal des québécois • Tome 1 La table...	Luis Montero Manglano/Actes Sud	-/1

Essais québécois

1	En as-tu vraiment besoin?	Pierre-Yves McSweeney/Guy Saint-Jean	1/42
2	Les luttes fécondes	Catherine Dion/Atelier 10	2/12
3	Les yeux tristes de mon camion	Serge Bouchard/Boréal	6/9
4	La traversée du Colbert, De Gaulle au Québec...	André Duchesne/Boréal	3/7
5	Camarade, ferme ton poste	Bernard Émond/Lux	9/3
6	Traces de l'histoire de Montréal	Serge Joyal/Mario Robert/Boréal	10/2
7	L'industrialisation du système...	Joëlle Tremblay/Somme toute	4/8
8	Et si la beauté rendait heureux	François Cardinal/Pierre Thibault/La Presse	7/11
9	Le code Québec	J.-M. Léger/J. Nantel/P. Duhamel/Homme	-/1
10	Le principe du cumshot. Le désir des femmes...	Lili Boisvert/VLB	5/4

Essais étrangers

1	Sapiens. Une brève histoire de l'humanité	Yuval Noah Harari/Albin Michel	1/77
2	La vie secrète des arbres	Peter Wohlleben/Multimondes	2/20
3	Lettre ouverte aux animaux (et à ceux qui les...)	Frédéric Lenoir/Fayard	3/7
4	La dette de Louis XV	Christophe Tardieu/Cerf	4/3
5	Reconnaître le fascisme	Umberto Eco/Grasset	5/10
6	La mémoire n'en fait qu'à sa tête	Bernard Pivot/Albin Michel	6/22
7	Chère Ijeawele, ou un manifeste pour une...	Chimamanda Ngozi Adichie/Gallimard	-/1
8	E = mc ² : L'équation de tous les possibles	Christophe Galfard/Fammarion	7/3
9	Guide des égarés	Jean d'Ormesson/Gallimard	-/1
10	Connaissance, ignorance, mystère	Edgar Morin/Fayard	10/5

La BTFL (Société de gestion de la Banque de titres de langue française) est propriétaire du système d'information et d'analyse Gaspard sur les ventes de livres français au Canada. Ce palmarès est extrait de Gaspard et est constitué des relevés de caisse de 260 points de vente. La BTFL reçoit un soutien financier de Patrimoine canadien pour le projet Gaspard.

© BTFL, toute reproduction totale ou partielle est interdite.